

la lumière, c'est donner un démenti à l'expérience de tous les siècles, et de tous les pays, en un mot c'est de la folie.

Mais voici une autre vérité non moins fortement appuyée : *Qui a du foin, a du pain.* La raison de ce proverbe est bien simple ; qu'on nous suive attentivement et on l'admettra. Les diverses plantes qui poussent dans nos champs puisent les aliments qui les nourrissent et les font croître, en partie dans l'air, en partie dans la terre ; quelques-unes, notamment les plantes fourragères, vivent principalement aux dépens de l'air et ne demandent presque rien au sol ; d'autres, au contraire, comme le blé, l'orge, le lin, le chanvre, le blé d'Inde, etc., tirent presque toute leur nourriture de la terre.

Mais si l'air est épuisable, la terre, au contraire, s'épuise plus ou moins promptement, parce que ce n'est pas absolument sa substance constitutive qu'elle cède aux plantes, mais des substances qu'elle contient en réserve, en plus ou moins grande proportion, et qu'elle a reçues elle-même des matières végétales ou animales enfouies et décomposées dans son sein.

Il y a donc des plantes qui épuisent la terre en lui enlevant les substances alimentaires qu'elle contient, tandis qu'il y en a d'autres qui, vivant surtout aux dépens de l'air et laissant leurs racines dans le sol, le fertilisent et méritent à bon droit le titre de plantes fertilisantes.

Il suit de ce qui précède que le terrain sur lequel on ne cultiverait que des fourrages, irait sans cesse s'enrichissant de substances propres à alimenter ensuite des plantes épuisantes ; qu'au contraire, le terrain duquel on exigerait plusieurs récoltes de plantes épuisantes, sans rien lui donner en retour, s'amaigrirait rapidement et finirait par devenir absolument incapable de produire.

La bonne agriculture consiste donc essentiellement à restituer à la terre, aux moyens de plantes qui vivent aux dépens de l'air, ce que les plantes épuisantes lui ont enlevé, elle consiste à la reposer d'une récolte de blé par une récolte de fourrages, à lui donner du foin pour le pain que nous en avons reçu. Ainsi, avec beaucoup de foin ou de fourrage, beaucoup de blé, avec peu de fourrage peu de blé.

Ainsi, encore, de deux champs exclusivement consacrés, l'un aux fourrages, l'autre aux céréales, l'un à nourrir des animaux, l'autre à nourrir l'homme, le premier devient de plus en plus fécond, le second de plus en plus stérile. On ne réussit à maintenir la fertilité de ce dernier qu'en lui accordant une partie du principe fécondant que l'autre produit en surabondance.

Ce qu'on vient de dire de deux pièces de terre, on peut le dire de deux nations. S'il s'en trouvait deux sur la terre dont l'une fut assez aveugle pour consacrer la plus grande partie de son territoire aux céréales, l'autre assez habile, pour consacrer la plus grande partie du sien aux fourrages, le sort qui leur serait réservé à l'une et à l'autre n'est pas douteux. La première de ces terres, poussée dans le chemin de la ruine, verrait ses récoltes diminuer chaque année ; cette terre, quoiqu'arrosée de sueurs, en viendrait à ne plus pouvoir produire que quelques herbes misérables et sans valeur. Pendant ce temps au contraire, le pays consacré aux fourrages, ne demandant presque d'autre travail

que celui qui consiste à récolter, verrait chaque année ses produits croître et son terrain gagner sans cesse en fertilité et en valeur. Nous appuierons plus tard ces avancés sur des faits.

Tous ces faits sont d'une vérité si bien constatée, si palpable qu'on devrait supposer, qu'il n'est personne qui ne les connaisse et qui n'agisse en conséquence, ce serait pourtant une grande erreur. Partout où ces principes seraient appliqués, l'agriculture serait excellente. Est-elle partout également bonne ? N'y a-t-il pas au contraire, pour une terre bien cultivée, vingt qui le sont d'une manière regrettable ?

Les canadiens généralement labourent beaucoup trop en superficie. Ils tiennent obstinément à cultiver tous les ans une grande étendue de terrain sans l'engraisser. Cette méthode est pernicieuse sous tous les rapports. Dans une paroisse assez rapprochée de nous, celle de St. Pierre de la Rivière du Sud, un grand nombre de cultivateurs, font exception à la règle presque générale et laissent une grande partie de leurs terres en fourrages. Quelle en est la conséquence ? Ces cultivateurs font tous les ans des bénéfices considérables. Car, là, on élève beaucoup d'animaux, on a du fumier en abondance, et on engraisse les champs destinés à la culture des céréales. Ils démontrent par là cette vérité : qu'un arpent de terre bien engraisée rapporte toujours plus que deux qui ne le sont pas.

Concluons en disant que le cultivateur qui fait beaucoup de fourrages, engraisse son champ de deux manières ; il engraisse celui qui est en fourrage au moyen des plantes fertilisantes et les rend ainsi propres à recevoir une semence de céréales : en second lieu, il engraisse la partie consacrée à la culture des plantes épuisantes avec le fumier que lui donne le nombreux bétail qui nourrit son fourrage abondant, et en agissant ainsi, il fait repartir la vérité de ces paroles : beaucoup de foin, beaucoup de pain. ”

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Au commencement de la quatrième année depuis que la *Gazette des Campagnes* a vu le jour, il peut être nécessaire de rappeler en deux mots son but et son esprit. Les Canadiens-français, tel que le pensent et l'ont dit souvent les meilleurs esprits parmi nous, n'ont besoin que de deux choses, mais choses essentielles, pour vivre heureux, ici bas, dans l'ordre social, politique, domestique et individuel. Ces deux choses, ce sont les principes de leur religion, fidèlement mis en pratique dans tous ces divers ordres, et la fécondité de l'immense contrée qu'il a plu à la divine Providence de leur assigner sur la terre. Foi et agriculture, voilà.

Un journal populaire, dont l'esprit serait de diriger l'opinion, avant tout, vers ces deux grandes causes de salut matériel et moral dans l'ordre extérieur des intérêts publics, ne saurait être un journal mal inspiré ; surtout au sein d'une population dont on se plaint encore, heureusement, à vanter le bon sens naturel et l'esprit éminemment religieux.

Apprécier donc au point de vue catholique et chrétien les événements qui peuvent surgir au milieu de